

PIERRE  
BENTATA

Les  
**DÉSILLUSIONS**  
de la liberté



Les Désillusions  
de la liberté

Du même auteur

*Des jeunes sans histoire : essai sur le malaise occidental,*  
Libréchange, 2016.

Pierre Bentata

# Les Désillusions de la liberté

L<sup>Éditions de</sup>  
O<sub>bservatoire</sub>

ISBN : 979-10-329-0229-5  
Dépôt légal : 2017, novembre  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2017  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Karin et Jeanne, mon Ithaque.*





« Je fais partie de tout cela. J'ignore simplement quel rôle je joue exactement, et où je dois le jouer.

Le père Duré eut un rire sans humour.

– Nous avons tous ce genre d'impression. C'est comme si nous faisons partie d'un traité sur la prédestination écrit par un mauvais auteur de théâtre. Qu'est-il advenu du libre arbitre ? »

« Notre nouvelle ère d'expansion humaine ne prétendra pas terraformer quoi que ce soit. Nous ne rechignerons pas devant les difficultés, et nous saluerons les différences. Nous n'obligerons pas l'univers à s'adapter, c'est nous qui nous adapterons. »

Dan Simmons, *La Chute d'Hypérion*,  
tome II.



## *Propos introductifs*

J'ai décidé d'écrire ce livre pour un peu mieux comprendre mon époque. Plus précisément, je cherchais à comprendre pourquoi le retour du fait religieux, la résurgence du nationalisme et l'émergence de la pensée transhumaniste s'opéraient simultanément.

Voilà la question qui me fascinait, et me fascine encore. Comment expliquer qu'un nombre croissant d'hommes et de femmes choisissent de se soumettre à un ordre transcendant, de museler leur individualité et leur autonomie pour obéir à des règles dictées non par la Raison humaine, mais par la Providence ? Et comment cette logique participe-t-elle aussi au retour des nationalismes ? Pourquoi tant d'individus ressentent-ils aujourd'hui le besoin de se fondre dans une communauté, de se définir à travers une culture particulière, de retrouver une identité de groupe ?

Je crois que la réponse se trouve dans le processus de globalisation qui se concrétise sous nos yeux. En effet, l'unification économique du monde a propulsé l'humanité dans une ère de prospérité jusqu'alors insoupçonnée, un miracle matériel. Nous sommes plus nombreux et plus riches que jamais ; la famine et la pauvreté sont en passe d'être éradiquées et les maladies reculent chaque jour. De ce point de vue, le monde va

mieux que jamais ! Pour autant, ce progrès matériel s'est accompagné de véritables défis moraux, identitaires, sociétaux et culturels qui laissent à chacun un goût amer d'inachevé, d'imparfait, de promesse non tenue.

Fondamentalisme et nationalisme semblent s'être développés en réaction à cette faillite morale et culturelle. Il m'a semblé que face aux problèmes posés, ou exacerbés, par la globalisation, ces idéologies renaissent, car elles prenaient le contre-pied de l'idéologie sur laquelle reposait – et repose encore – le monde actuel. Revenant aux origines de leurs philosophies, je me suis rendu compte qu'elles prenaient leur source dans le débat qui opposa, au XVIII<sup>e</sup> siècle, philosophes des Lumières et des anti-Lumières. Les premiers ont défini les principes qui ont donné naissance à l'idée d'un monde globalisé. Les seconds prétendaient déjà que la philosophie des Lumières était viciée et qu'en conséquence elle ne pouvait qu'aboutir aux maux que nous connaissons à présent.

Ainsi se rejoue aujourd'hui cette dispute à travers les nouveaux hérauts des Lumières et des anti-Lumières. Ces derniers sont représentés par les nationalistes, fondamentalistes et intellectuels nostalgiques et passésistes qui pullulent, à gauche comme à droite, ici ou ailleurs. Face à eux se dressent les cosmopolites, les optimistes et les technophiles qui prétendent que, une fois achevé, le processus de globalisation apportera une paix universelle en libérant les hommes de toutes leurs entraves. Leurs porte-étendards sont les transhumanistes, partisans d'un développement technologique qu'ils considèrent à même d'unir les peuples et d'abolir les contraintes politiques, sociales et biologiques pesant sur l'émancipation de l'humanité. Au cœur du débat,

comme il y a plus de deux siècles, se trouve la question de la nature de l'homme. Est-il libre, constitué de Raison, capable de s'extraire des contingences culturelles et historiques pour fabriquer une société universelle ou est-ce un être enraciné, déterminé à entendre le monde à travers le filtre d'un lieu et d'une époque qui le précèdent ?

Les fractures culturelles et identitaires, les inégalités géographiques et la perte de souveraineté des nations qui résultent de la globalisation réveillent ce vieux débat et lui donnent une vigueur nouvelle. Nos sociétés s'en trouvent de plus en plus clivées, et chacun ressent le besoin de prendre parti. Pourtant, il nous faut résister à cette tentation, ou, pour reprendre les mots d'Hannah Arendt, « prendre là où on peut » ce qu'il y a de vrai et d'utile pour mieux appréhender notre situation.

Pour répondre aux maux de notre temps, il nous faut réconcilier philosophies des Lumières et anti-Lumières, en opérer la synthèse, afin d'en établir une nouvelle prenant pour point de départ la totalité de la nature humaine, dans toute sa complexité et ses contradictions. Je me suis prêté à ce périlleux exercice dont je vous restitue les fruits sous la forme d'une *sagesse tragique* qui n'a d'autre but que de ramener un peu d'harmonie dans notre époque et en nous-mêmes, une réflexion qui pourrait rapprocher ces idéologies qui menacent aujourd'hui de *défaire le monde*. Je nourris l'espoir qu'elle nous aidera à relever les défis actuels sans refuser notre humanité, ce qui sera le cas, je le crains, si nous poursuivons sur la voie des pensées réactionnaires que sont le fondamentalisme, le nationalisme et le transhumanisme. Je ne prétends pas offrir une réflexion clé en main, un guide du bonheur, je laisse cela à d'autres.

Avant de commencer, je me dois de vous faire une dernière confiance. Deux auteurs m'ont accompagné tout au long de ma réflexion et la rigueur aurait dû me conduire à les citer à chaque page. Le premier est Raymond Aron, à qui je dois jusqu'au titre de ce livre, qui tente, bien humblement, de répondre à sa *Désillusion du progrès*. Aron fait partie de ces quelques hommes au comportement toujours parfait. Comme Albert Camus du reste, il ne s'est jamais trompé de combat ni de camp. Il a toujours accepté d'aller au-delà de son idéologie, refusant d'ajouter de l'illusion à l'illusion des perceptions. Je reconnais bien volontiers ma dette à son égard. Mais il y a un autre penseur à qui je dois peut-être davantage encore. Ce dernier n'a cessé de rappeler que prolonger sa pensée impliquait de ne jamais le suivre. J'ai essayé autant que possible d'appliquer cette maxime en lui faisant l'honneur de ne pas le citer. Je n'en dirai donc pas davantage, je vous laisse deviner.

PREMIÈRE PARTIE

LE PRIX DE LA LIBERTÉ





L'époque actuelle est accusée de tous les maux. Beaucoup y voient la consécration d'un système économiquement violent, ne profitant qu'à une minorité, dans lequel l'épanouissement et le bien-être de chacun ont été sacrifiés sur l'autel des profits et de la consommation de masse. Précarité, chômage et inégalités seraient les conséquences inévitables d'un système à bout de souffle qu'il faudrait abandonner.

Pourtant, l'humanité n'a jamais été aussi prospère. Sur le plan matériel, la qualité de vie des hommes et des femmes de la planète s'est considérablement améliorée, au point que certains affirment que nous vivrions un âge d'or économique. Si tel est le cas, comment expliquer la montée des critiques à l'égard de l'économie de marché et de la globalisation ? Pourquoi des voix de plus en plus nombreuses s'élèvent-elles pour réclamer davantage de protectionnisme ou de repli national ? D'où vient la haine actuelle du libéralisme et de la globalisation ? Et pourquoi celle-ci est-elle plus forte dans les pays développés ?

Et si partisans d'un monde globalisé, d'une mondialisation heureuse, et opposants fébriles, dénonçant les dérives matérielles et morales d'un système incontrôlable, détenaient chacun une part de vérité ? Peut-être

faut-il partir de cette prémisse pour saisir l'essence du conflit qui se situe au-delà de l'économie et de ses conséquences sur nos vies. Balayer les préjugés et observer les faits ; remonter le fil de l'Histoire ; mettre notre époque en perspective. Voilà la première étape pour comprendre les réactions de notre temps.

## La plus riche des époques

Nous n'avons jamais été aussi riches. Avant d'aller plus loin, méditons un peu sur ce point. Vous vous apprêtez à lire ces pages. Sur votre canapé, dans une bibliothèque, au soleil sur la terrasse d'un café, dans le tumulte du métro ou du bus, à l'ombre d'un arbre dans un parc. Quel que soit l'endroit où vous vous trouvez, vous avez le temps de lire. Mais surtout, vous avez pu acheter ce livre et vous pouvez déchiffrer sans effort les signes qui s'offrent à vos yeux et forment des mots, puis des phrases parfaitement intelligibles. Cela signifie beaucoup. Il y a deux siècles, la moitié d'entre vous n'aurait pas pu jouir de cet instant, trop occupée à demander la charité ou, pour les dix pour cent les plus pauvres, à mendier dans la rue. Même si vous n'étiez pas accablés par ce fardeau, il aurait encore fallu savoir lire, ce dont seul un Français sur trois était capable<sup>1</sup>.

Aujourd'hui, les choses ont bien changé. Moins d'un Français sur cent ne sait ni lire ni écrire. Nous avons tous davantage de temps à consacrer à nos loisirs, puisque nous travaillons en moyenne 1 480 heures par

1. Cf. G. Desert, « Réflexions sur les progrès de l'alphabétisation dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle », *Historical Research*, 10 (2), 1985 p. 44-59.

an au lieu de 3 000 heures en 1830<sup>1</sup>. Nous travaillons un peu moins, même si cela nous semble pénible ; nous sommes mieux éduqués, condition *sine qua non* pour penser par nous-mêmes ; nous sommes suffisamment riches pour perdre en loisirs l'argent durement gagné. Nous avons le temps de flâner.

Rien que cela devrait suffire à nous convaincre que ce n'était pas mieux avant. Mais ce serait oublier la raison essentielle. Si l'on peut affirmer que nous vivons la plus riche des époques, ce n'est pas en raison de l'amélioration de nos vies, nous, Français, Européens ou Occidentaux, mais parce que le monde dans son ensemble va mieux que jamais. Du plus riche au plus pauvre, nous sommes plongés dans une époque qui, sur le plan matériel, constitue un véritable miracle que rien ne laissait présager il y a seulement deux cents ans...

### Plus nombreux, plus riches

Prenons une grande inspiration, car ce qui suit a de quoi donner le vertige<sup>2</sup>. Pour renforcer l'effet de contraste, revenons au commencement, aux débuts de l'humanité. Notre espèce est vieille de deux cent mille ans, soit 8 000 générations d'*Homo sapiens*. Les tout premiers hommes atteignaient péniblement 20 ans avant de s'éteindre et cela ne progressa guère jusqu'à l'Antiquité.

1. O. Marchand et C. Thélot, *Le Travail en France. 1800-2000*, Nathan, coll. « Essais et Recherches », 1997.

2. Les chiffres présentés dans la suite de cette section sont issus des ouvrages de Jacques Lecomte et Johan Norberg : J. Lecomte, *Le Monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez*, Les Arènes, 2017 ; J. Norberg, *Non, ce n'était pas mieux avant*, Plon, 2017.

Grecs et Romains vivaient alors jusqu'à 25 ans, ce qui constitue un progrès remarquable. Grâce à l'amélioration, certes sommaire, de l'alimentation et de l'hygiène, l'humanité a pu vivre plus longtemps. Il y a deux siècles, en Europe de l'Ouest, alors partie la plus riche du monde, l'espérance de vie culminait à 33 ans. Oui, il y a encore deux cents ans, même dans les pays les plus développés, l'espérance de vie n'atteignait pas 40 ans. Aujourd'hui, elle est supérieure à 40 ans dans les pays les plus pauvres, si bien que l'espérance de vie mondiale s'élève à 71 ans ! Lentement, l'égalité devant la mort se précise à mesure que la mort elle-même s'éloigne ; tel est le véritable miracle des deux cents dernières années. Or tout cela fut possible par la démocratisation de la médecine et de l'accès à l'eau potable.

Alors que seule 1 personne sur 2 avait accès à une eau saine il y a encore trente ans, ce sont 9 personnes sur 10 qui peuvent aujourd'hui en profiter. Conséquence remarquable, la mortalité infantile s'est effondrée, divisée par quatre en seulement soixante ans. C'est pourquoi, même si le nombre d'enfants par femme ne cesse de baisser, nous sommes de plus en plus nombreux sur notre petite planète. Rendez-vous compte : il y a soixante ans, 2,5 milliards d'âmes peuplaient la Terre, aujourd'hui nous sommes plus de 7 milliards, bientôt 8, peut-être 9 ! Et dans le même temps, la pauvreté recule. Étonnamment, nous ne l'entendons pas souvent alors qu'il s'agit du plus grand motif de satisfaction de notre temps. Il y a seulement deux siècles, 94 personnes sur 100 vivaient en état de pauvreté extrême, soit la quasi-totalité des hommes et des femmes du monde. Cette situation, toujours préoccupante, ne concerne « plus » que 700 millions de personnes, soit moins de

TROISIÈME PARTIE  
PETITE SAGESSE TRAGIQUE

1. L'homme face au monde .....	161
2. La possibilité du voyage .....	183
3. La fin des absolus .....	195

*Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq*